

# derrière le miroir

de Nicholas Ray

## Un américain bien tranquille

par Jean-Michel Hellio

*"Mais le père dit à ses serviteurs : "Apportez vite la plus belle robe. Mettez-lui un anneau au doigt et des souliers aux pieds. Amenez le veau gras et tuez-le ; Mangeons et réjouissons nous, car mon fils était mort et il est revenu à la vie. Perdu, il est retrouvé". Puis, ils commencèrent à se réjouir".*

Film fétiche, hier encensé par les "jeunes turcs" de la Nouvelle Vague, *Derrière le miroir* fait montre d'une incroyable disposition à surprendre, à fasciner le spectateur, qui, aujourd'hui encore, s'applique à relever l'incroyable esprit libertaire avec lequel l'auteur a su se démarquer de la tonalité ambiante propre au tout-venant hollywoodien, tout en déjouant le prévisible par un inattendu coup porté aux institutions emblématiques des Etats-Unis. Car la trame puise aux sources de la vertu, de la fibre patriotique et des valeurs historiques qui cimentent l'idéal américain. En effet, Ed Avery (James Mason), instituteur appliqué et consciencieux, travaille régulièrement, afin d'obtenir un salaire d'appoint, pour une compagnie de taxis en fin d'après-midi. Implicitement, il incarne le rêve d'une Amérique qui façonne l'esprit d'initiative en le polissant à celui de l'entreprise. Sa femme, Lou Avery (Barbara Rush) et leur fils Ritchie, entités passives, n'en savent rien. La confiance aveugle leur sied. Victime d'un surmenage, du moins le croit-on, Ed est bientôt hospitalisé. Il souffre d'une maladie rare, la *Periarthritis nodosa*. Cependant, la menace guette... On lui prescrit un traitement à base de cortisone qui s'avère désastreux pour son équilibre mental. Peu ou prou, l'altérité s'étend et condamne la cellule familiale à vivre l'inexorable description d'un enfer domestique...

Ainsi, l'histoire se nourrit-elle à la source d'une mixtion, fruit d'une fiction hallucinatoire ou fantasmagorique (la posologie prescrite à Ed Avery prévoit la prise d'une pilule toutes les six heures) et d'une réalité originelle soudainement indifférenciée, inopérante. Seulement, cette interaction ne peut que troubler l'esprit du spectateur. Dans la mesure où le *delirium* dont souffre Ed Avery, manifestement morcelé, lacunaire, implicitement intellectuel, ne s'appuie sur aucun corollaire visuel (relevant du sensoriel, si ce n'est l'épisode final), alors la réalité transparente qui l'entoure tend à illustrer l'agent infectieux où l'incubation se développe. Incapable de poursuivre la vectorisation de son schéma sensori-moteur liminaire, cette réalité amorphe, presque béante, œuvre à la surface des êtres et des choses et rend patente leur incomplétude. *Pro domo*, le cinéaste nous invite à plonger littéralement dans la tête du personnage, abandonnant pour mieux la transfigurer le terrain de l'observation de la réalité immédiate. De telle sorte que Nicholas Ray use avec application de renvois visuels incessants dont l'élaboration contribue à accentuer une métonymie insidieuse. A l'image de l'espace lynchien, le cinéaste convoque une gamme d'artifices qui jouent à plein leur propension à susciter l'illusion, à laisser glisser le regard et à expliciter le climax.

Le monde qui officie dans *Derrière le miroir* ne révèle d'intérêt que dans la mesure où il se fabrique sans tain. Ainsi se présente le quartier *middle-class* aux maisons sagement agencées sur lit de gazon fraîchement tondu et dont le filmage en cinémascope nous montre la structure parallélépipédique, rationnelle à souhait, privilégiant par analogie l'appartenance à une communauté. De la même manière, les rapports sociaux et intimes s'appuient sur la fonction que tout un chacun se doit d'incarner, nivelant les rapports de classe sous la forme d'une échelle de valeurs qui voit s'affronter le dominant et le dominé. Force est

de constater la manière avec laquelle, à l'intérieur du domicile conjugal, une fois franchie la barrière sociale de la séduction, l'espace décline cette répartition des rôles. Pour ce faire, Nicholas Ray pérennise l'emploi d'un

